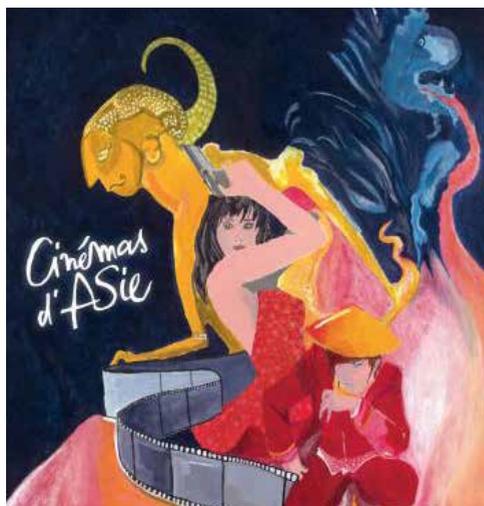




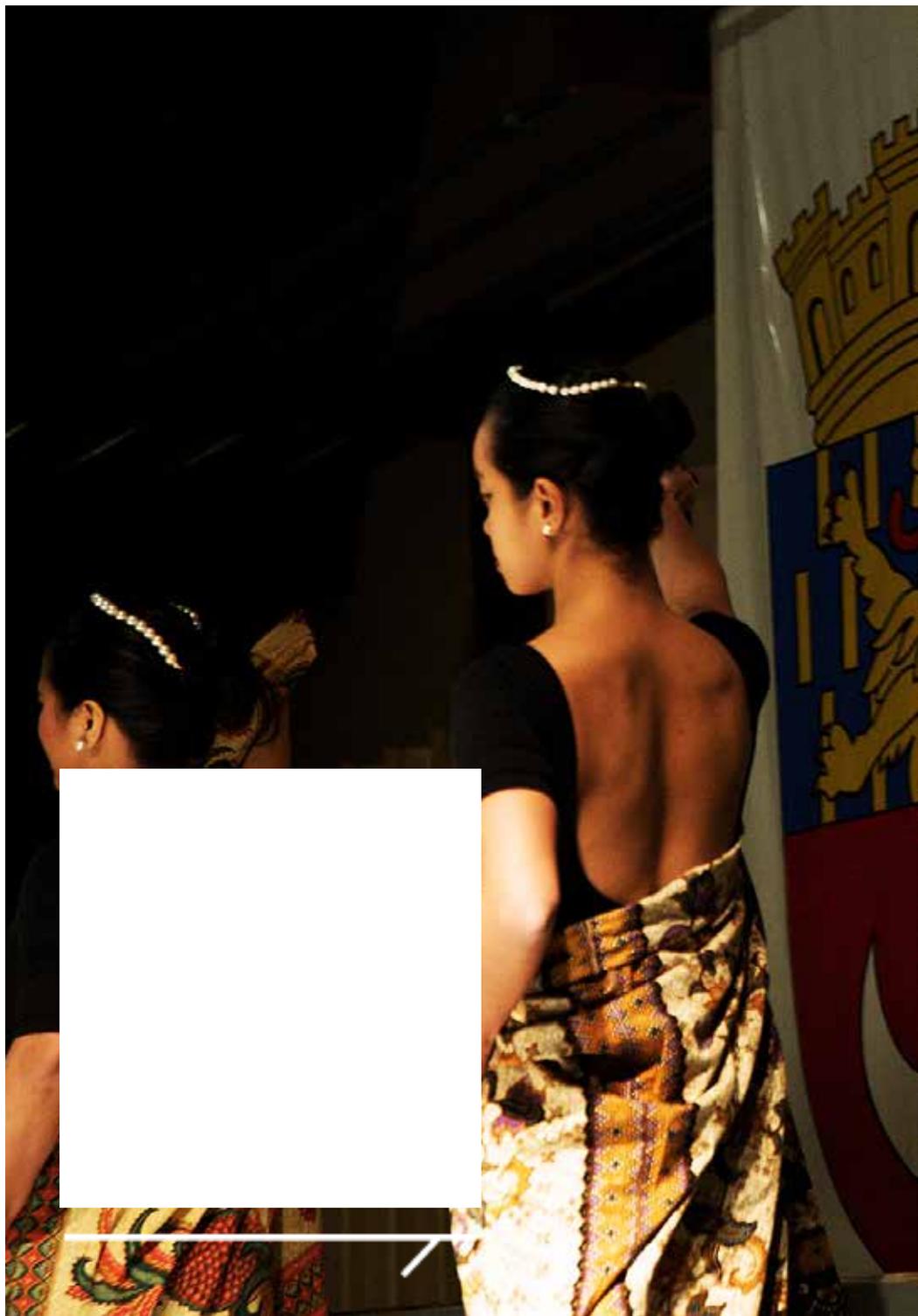
Festival International des Cinémas d'Asie

21^{ème} édition



Le FICA par l'Inalco Brochure édition 2015

Chaque année, les membres de la délégation de l'Inalco rédigent des articles autour des réalisateurs, producteurs et acteurs invités, des rétrospectives, des films en compétition ou plus simplement sur leur coup de coeur cinématographique.



SOMMAIRE

LE MOT DU FESTIVAL	04
L'INALCO À VESOUL	05
LE JURY INALCO 2015	06
PALMARÈS DU FESTIVAL 2015	07
COMPÉTITION	
<i>Bwaya</i> de Francis Xavier Pasion (Philippines), Cyclo d'Or	08
<i>Melbourne</i> de Nima Javidi (Iran), Prix Inalco	12
<i>A Matter of Interpretation</i> de Lee Kwang-kuk (Corée), Coup de coeur	14
<i>Margarita with a Straw</i> , interview de Nilesh Maniyar (Inde)	16
<i>One summer</i> de Yang Yishu (Chine)	20
<i>Adventure</i> de Nariman Turebayevde (Kazakhstan)	22
<i>Kurai Kurai: Tales on the wind</i> de Marjoleine Boonstra (Kirghiztan)	24
<i>The Monk</i> de The Maw Naing (Myanmar)	26
<i>Exit</i> de Chienn Hsiang (Taïwan)	28
<i>Endless Road</i> de Jin Huaqing (documentaire, Chine)	32
HOMMAGE	
<i>Song of a phoenix</i> de Wu Tianming (Chine)	34
FRANCOPHONIE D'ASIE	
Panorama du cinéma laotien	36
<i>Don't think I've forgotten</i> de John Pirozzi (Cambodge)	40
TENIR EN HALEINE	
<i>Les manuscrits ne brûlent pas</i> de Mohammad Rasoulof (Iran)	42
<i>Infernal affairs</i> de Andrew Lau et Alan Mak (Hong Kong)	44
Johnnie To (Hong Kong)	46
REMERCIEMENTS	50

LE MOT DU FESTIVAL

LES CINÉMAS D'ASIE BIEN VIVANTS À VESOUL !

En présentant 90 films pour cette édition, le Festival International des Cinémas d'Asie de Vesoul confirme qu'il est le doyen et le plus populaire des festivals de films asiatiques de cinéma d'auteurs en Europe et actuellement le seul de sa spécificité en France.

Pour fêter ce 21^{ème} anniversaire, l'équipe du FICA, composée essentiellement de bénévoles, vous invite pour un voyage cinématographique fait d'émotion, de découverte, d'hommage, de célébration, de regard, de fidélité, de partage, de rencontre, de débat, d'animation, de fête,...

Visages des cinémas d'Asie contemporains : 17 films inédits en France présentés en première française, européenne et internationale. **Section «tenir en haleine»** pour prendre le pouls vibrant de toutes les cinématographies asiatiques du Proche à l'Extrême-Orient. **Hommage à Wu Tianming**, le père de la 5^{ème} génération des réalisateurs chinois. **Célébration** du 50^{ème} anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Chine avec un regard sur le cinéma chinois de 1959-2014. **Regard sur le cinéma iranien indépendant**. **Partage** avec des programmes Jeune Public et Japanimation. Un festival c'est partager, rencontrer, débattre, animer, fêter,... c'est vivre ensemble

Martine et Jean-Marc Thérouanne,
fondateurs du festival



L'INALCO À VESOUL

Déjà 21 ans que le FICA participe à la diffusion et à la reconnaissance de cinématographies encore trop peu connues. Ses 30 000 spectateurs en attestent, le cinéma d'auteur asiatique intéresse, tout autant que l'Asie en elle-même, et c'est bien cela qui lie l'Inalco au FICA.

Des projets sont à l'étude pour proposer des initiations linguistiques et des ouvertures sur nos civilisations sur le lieu du festival, ainsi qu'une pré-soirée à l'Inalco à Paris pour accueillir les invités avant leur départ sur Vesoul.

La projection du prix Inalco est désormais un temps fort de notre programmation culturelle. Elle constitue une découverte et un temps d'échange unique pour les étudiants et amis des Langues O' : l'an dernier, *Q'issa*, présenté par son réalisateur Anup Singh, ont attiré plus de 150 personnes dans notre auditorium.

La délégation de l'Inalco - étudiants, enseignants et personnels - représentée sur scène par son jury - a la chance chaque année de vivre au rythme vésulien. C'est pour eux la chance de pouvoir s'entretenir avec les réalisateurs, acteurs et producteurs dans leur langue, de sous-titrer leurs interviews et d'imaginer une prolongation si le film est primé...

Manuelle Franck, Présidente de l'Inalco
Institut national des langues et civilisations orientales

L'INALCO PLUS PRÉSENT QUE JAMAIS EN 2015



LE JURY INALCO

● ÉDITION 2015 ●



Lucille Cosgrave

Étudiante d'origine franco-irlandaise à l'Inalco, elle décroche une bourse en 2012 pour partir étudier le coréen à l'université de Geumgang, Nonsan, où elle a été sélectionnée pour tourner dans *Way Back Home* de Bang Eun Jin. En 2014, elle rejoint l'équipe de la 9^{ème} édition du Festival du film coréen de Paris.



François-Xavier Durandy

Professeur de hindi à l'Inalco, cet amoureux du cinéma indien a signé les sous-titres d'une dizaine de films, de Guru Dutt à Anurag Kashyap en passant par Karan Johar. Il codirige le master TRM, qui vise à former la prochaine génération de professionnels de la traduction en langues orientales.



Khamphanh Pravong

Maître de conférence en langues, littératures et sociétés d'Asie du Sud-est, il est responsable de la section laotienne à l'Inalco. Spécialisé dans la littérature ancienne, ses analyses contribuent à mesurer l'évolution des moeurs et traditions de la société Lao. Il dirige et co-dirige les masters des langues de la famille Tai-Kadaï.



Cédric Fuentes

Étudiant en chinois à l'Inalco et masterant à l'EHESS, il est également chroniqueur au sein de Radio VL. Après avoir séjourné à l'université de Kaohsiung, il se spécialise dans l'étude de Taïwan à travers les relations inter-détroit et les sentiments d'identité à travers le prisme des étudiants chinois présents sur l'île.



Eléonore Antoine Snowden

Elle a fait une école de commerce et mené, en parallèle, des études de philosophie. Depuis septembre, elle apprend le chinois à l'Inalco et l'analyse filmique à Nanterre. Elle a travaillé aux studios de cinéma de Babelsberg, à l'opéra de Bruxelles et à la Schaubuehne de Berlin. Elle a vécu à Lima, à Lyon et à Berlin.



Emmanuel Véron

Géographe et sinologue, il s'intéresse aux mutations de la Chine contemporaine, de sa société et de son espace. Il prépare une thèse sur les nouvelles relations villes-campagnes liées au tourisme dans les campagnes. En 2014, il a co-organisé la Semaine Asiatique (Chine-Japon-Corée) à l'ENS de Paris.

PALMARÈS

● ÉDITION 2015 ●

CYCLE D'OR D'HONNEUR à Wang Chao pour l'ensemble de son œuvre.

CYCLE D'OR remis par le Jury International: **BWAYA** de Francis Xavier Pasion (Philippines) pour son mélange des folklores dans une région naturelle reculée dans le but de raconter un récit lyrique de compassion.

GRAND PRIX DU JURY INTERNATIONAL : **EXIT** de Chenn Hsiang (Taïwan) pour la force et la dignité avec laquelle le cinéaste représente la solitude d'une femme

PRIX DU JURY (EX-AEQUO) : **ONE SUMMER** de Yang Yishu (Chine) pour l'originalité avec laquelle le film évoque les failles de la société & **MELBOURNE** de Nima Javidi (Iran) pour sa question sur la responsabilité personnelle d'un être humain.

PRIX DU JURY NETPAC (NETWORK FOR THE PROMOTION OF ASIAN CINEMA) : **THE MONK** de The Maw Naing (Myanmar) pour son éloquence même dans ses silences, qui implique le public en tant que participant, plutôt que de simple témoin, et pour son fidèle portrait du dilemme de son protagoniste.

PRIX EMILE GUIMET : **KURAI KURAI : TALES OF THE WIND** de Marjoleine Boonstra (Kirghizistan, Pays-Bas) pour son scénario calligraphié [...], ses paysages merveilleusement filmés, sa culture du conte, sa poésie, son humour le tout au service d'un message humaniste et écologique.

COUP DE CŒUR GUIMET : **BWAYA** de Francis Xavier Pasion (Philippines) pour sa plongée dans une culture méconnue à la surface d'une planète aquatique au son de musiques d'un autre monde.

PRIX INALCO : **MELBOURNE** de Nima Javidi (Iran) pour la force de son scénario, la précision et l'excellence du jeu d'acteur et la portée universelle du récit.

COUP DE COEUR INALCO : **A MATTER OF INTERPRETATION** de Lee Kwang-kuk (Corée) pour sa poésie oscillant entre rêve et réalité et séduisant par sa photographie et son humour.

PRIX DE LA CRITIQUE : **EXIT** de Chienn Hsiang (Taïwan) pour sa grande rigueur dramatique, avec un très fin dosage de l'émotion, servi par un sens du cadre et de l'espace qui joue habilement avec ce que cachent et ce que se montrent les uns et les autres [...]

PRIX DU PUBLIC LONG MÉTRAGE DE FICTION : **MARGARITA WITH A STRAW** de Shonali Bose et Nilesh Maniyar (Inde)

PRIX JURY LYCÉEN : **MARGARITA WITH A STRAW** de Shonali Bose et Nilesh Maniyar (Inde)

PRIX DU PUBLIC DU FILM DOCUMENTAIRE : **NU GUO, AU NOM DE LA MERE** de Francesca Rosati Freeman et Pio d'Emilia (Chine, Italie, Japon)

PRIX JURY JEUNES : **IRANIAN NINJA** de Marjan Riahi (Iran)

CYCLO D'OR 2015 (PHILIPPINES)

[BWAYA]



Le film *Bwaya*, réalisé par François Xavier Pasion, a reçu le Cyclo d'Or 2015, prix attribué par le jury international « pour son mélange de folklores dans une région naturelle réculée dans le but de raconter une histoire ». Le jury était cette année présidé par le réalisateur chinois Wang Chao, entouré de Laurice Guillen réalisatrice et directrice du festival Cinemalaya (Philippines), Mohammed Rasulo (Iran) et Prassana Vithanage (Sri Lanka). Le film a également remporté le Coup de Coeur Emile Guimet de cette année « pour sa plongée dans une culture inconnue, au son des musiques d'un autre monde ».

D'abord réalisateur et producteur de séries télévisées, François Xavier Pasion signe ici son troisième long métrage après *Jay*, 2008 et *Sampaguita National Flower* en 2010. Il propose ici une plongée dans les confins des Philippines, loin de la ville, de ses palpitations et de son rythme urbain trépidant, en s'inspirant d'un fait divers : la mort d'une fillette attaquée par un crocodile dans un village dans les marées d'Agusan.

Divina (Angeli Bayani) et son époux Rex (Karl Médina) s'efforcent de subvenir aux besoins de leur famille grâce à la vente de leur pêche quotidienne. Ils profitent de moments d'insouciance malgré leur pauvreté et un environnement naturel aquatique hostile peuplé de crocodiles imprévisibles. La famille de Divina est installée dans une petite maison sur pilotis au-dessus de l'eau. Le quotidien est ponctué par la pêche, les repas, les jeux d'enfants. Roweena (Jolina Salvado), la fille, va bientôt fêter ses 13 ans. Comme cadeau, elle souhaiterait de l'argent pour passer les examens scolaires (payants) dans son école flottante. Tous les matins,



elle s'y rend en compagnie de son amie d'école, Jennifer : sur le chemin, elles chantent, plaisantent et surtout se défont au-dessus d'une eau calme en apparence. Elles partent et rentrent ensemble grâce à leurs fines embarcations tout juste suffisantes pour effectuer de courts trajets. Un jour, malgré les conseils de prudence de sa mère, Roweena, par amusement, se met à chanter fort en tapant sa pagaie à la surface de l'eau. Un crocodile attaque la fillette qui est entraînée soudainement au fond des marécages. Sous le choc, l'ensemble des villageois partent à la recherche du corps de la petite Roweena. Mais il ne sera retrouvé que plusieurs semaines plus tard dans les vastes marais d'Agusan.

Bouleversé par cette histoire vraie, François Xavier Pasion s'est emparé du sujet afin de rendre hommage à la fillette disparue et aider la famille à surmonter l'incident dramatique. Il a ainsi recours à des images de sources diverses - « *des images d'actualité* » - renforçant le caractère véridique de l'histoire. Certaines images ont été mises en scène d'après le témoignage et le récit de Divina, de sa famille et de ses proches. La référence au travail du réalisateur lui-même, avec les « claps », met en abîme le travail de reconstruction filmique et de la démarche de reconstitution des faits. Le spectateur est ainsi tenu en haleine entre le fil de la fiction et celui du fait divers.

Tout au long du film, l'espace aquatique filmé révèle un microcosme où l'homme vit et cohabite avec le règne animal sauvage incarné ici par les crocodiles. Une attention particulière est également accordée au rythme lent de certains plans larges dévoilant des paysages naturels immenses, bordés de roseaux, de lotus ou encore des plans aériens de cet environnement aquatique tout aussi dangereux que paisible.

François Xavier Pasion nous livre également un ailleurs lointain avec une communauté aux propres valeurs morales et pratiques sociales (les rites chrétiens adaptés, le recours au chamanisme pour visualiser le lieu du corps de Roweena, les rites de funérailles), sa culture, ses langues locales mélodieuses (le filipino, le visayan et le manobo).



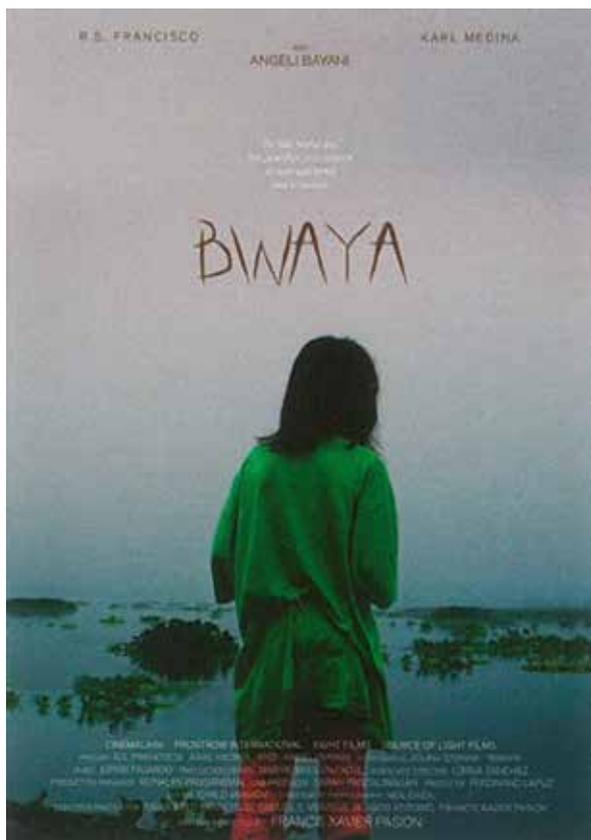
Le seul lien nous reliant au monde moderne se fait par la présence de la caméra, ou encore avec le personnage de l'instituteur de passage, pointé comme responsable de ce drame.

L'expression du pathos de chaque personnage ne peut laisser le spectateur indifférent à la douleur de la famille de Divina. Une course collective effrénée va être lancée pour rechercher le corps afin de pouvoir faire des funérailles et apaiser la souffrance, de la famille d'une part, et de l'autre celle des villageois. Une tragédie semble s'être abattue sur la famille qui vit selon des croyances chrétiennes culpabilisantes, réduisant l'être humain à accepter son destin.

Bwaya est le premier film philippin primé en compétition au F.I.C.A. François Xavier Pasion réussit à transformer ce fait divers en un conte à portée universelle par le biais du récit narratif dans une langue locale rare (difficile à identifier) qui transporte le spectateur dans une contrée exotique aux beaux paysages aquatiques. L'histoire semble intemporelle. Seuls les passages de chants insoucians de la petite Roweena sur sa barque viennent rompre la stabilité de ce monde sauvage, à l'inverse imprévisible. Le réalisateur a pris le parti de transformer ce drame en insistant sur la richesse des sons, des paysages et les traits de personnages principaux profondément émouvants.

L'aspect social du cinéma philippin est souvent mis en avant. Dans ce film, François Xavier Pasion aborde en partie cet aspect : la pauvreté, le manque de moyens et d'aides gouvernementales, même dans l'éducation et l'alphabétisation des enfants de communautés vivant en marge. Grâce aux bénéfices de ce film, le réalisateur espère, en partie, aider Divina et sa famille à subvenir à ses besoins, à accéder aux soins médicaux de premières nécessités et assurer aux jeunes enfants leur scolarité. L'histoire de Roweena restera dans la mémoire collective ●

Par Daravanh Somsavady



***Bwaya* de Francis Xavier Pasion
(Philippines, 2014, 83 min)**

Loin du luxe des familles aisées et du confort de la ville, la famille de Divina vit une vie simple, grâce à la vente de poissons pêchés par son mari, Rex. Leurs enfants sont toute leur joie. Rowena se rend, comme chaque jour, en barque à l'école avec sa meilleure amie Jennifer. Soudain, leur embarcation est renversée par un crocodile. Alors que Divina part à la recherche du corps de sa fille dans les marais d'Agusan, elle apprend une leçon encore plus tragique que celle imposée par le destin : tous les prédateurs ne sont pas sous l'eau.

Scannez
et découvrez !



Francis Xavier Pasion est né à Manille en 1978. Diplômé en communication de l'Université de Manille, il a créé la première organisation de film dans cette université, *Le Loyola Film Circle*. Il y donne occasionnellement des cours. Son premier film de fiction, *Jay*, a été primé dans plus de 30 festivals internationaux. Son second film, *Sampaguita National Flower*, a reçu le prix spécial du Jury à Cinemalaya et a été sélectionné à Busan et à Berlin dans la section Génération. *Bwaya* a reçu le prix du meilleur film à Cinemalaya.

[MELBOURNE]



Quand l'agente recenseuse se présente au domicile d'Amir et Sara, à Téhéran, elle a vite fait de comprendre qu'elle n'aurait pas pu plus mal tomber. Le jeune couple s'apprête à quitter l'Iran pour aller poursuivre ses études pendant trois ans en Australie. L'avion est dans quelques heures. Les bagages sont faits, les vêtements bien comprimés dans leurs housses sous vide et l'appartement, dont le mobilier et la décoration ont pratiquement disparu, fait l'effet d'un plateau de théâtre.

Théâtre aussi dans la folle agitation qui précède le départ. Tourbillonnement digne d'un vaudeville, avec portes qui claquent (on a dû laisser une fenêtre ouverte), visites d'importuns, sonnettes et sonneries en tout genre (à la porte, à l'interphone, au téléphone et même sur Skype). Il suffira d'un incident, d'une bêtise, pour que la farce vire au drame et qu'Amir et Sara voient le monde s'effondrer en silence autour d'eux, pris au piège de ces murs nus comme leurs vêtements suffoqués dans leur housse en plastique.

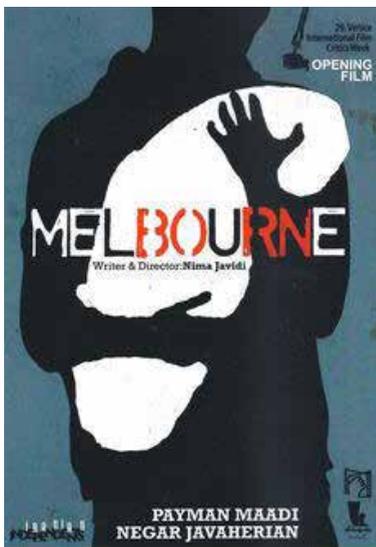
Que faire, que ne pas faire face à l'irréparable ? Face à l'indicible, que dire, que taire ? Qu'opposer à l'injustice absolue, au pire des coups du sort, celui qui fait pleurer les chiites depuis la bataille de Karbala ? Telles sont les questions qui s'agitent soudain dans la tête d'Amir et Sara, qui devront, s'ils décident de ne pas rater leur avion, emporter dans leurs bagages un terrible secret. Mais pourront-ils jamais profiter de Melbourne, ville régulièrement classée parmi les plus agréables à vivre au monde ?

Avec ce premier long-métrage, Nima Javidi, auteur de deux documentaires et d'une poignée de films courts, signe à trente-quatre ans un coup de maître. Il réussit notamment à transformer la contrainte d'un film à petit budget, tourné pratiquement à huis clos, en une force.

Sans fard et sans artifices, le film repose presque entièrement sur la performance de ses deux acteurs principaux, Negar Javaherian, dont c'est le premier grand rôle, et Payman Maadi, déjà très remarqué dans *Une Séparation* (et réalisateur de *Barf rooye kajha* (برف روی کاجها), présenté à Vesoul en 2014). Les dialogues, écrits au millimètre – aucune place pour l'improvisation – et parfaitement interprétés, clouent littéralement le spectateur sur son siège et l'on assiste impuissant au naufrage des protagonistes, pris dans les sables mouvants de la culpabilité et du mensonge.

Pour l'anecdote, nous avons repéré, dans un rôle secondaire, Mani Haghighi, à qui l'Inalco avait décerné son prix « coup de cœur » en 2013, pour Paziraie sadeh (مداس میاری سده) ●

Par François-Xavier Durandy



Scannez
et découvrez !



Melbourne de Nima Javidi
(Iran, 2014, 91 min)

Le prix Inalco a été décerné à *Melbourne* pour la force de son scénario, la précision et l'excellence du jeu d'acteur et la portée universelle du récit. »

Nima Javidi est né en 1980. Après des études d'ingénieur, il commence à réaliser des courts métrages en 1999. Il fait aussi des films publicitaires. Il a tourné six courts métrages et deux documentaires. *Melbourne* est son premier film de fiction.

COUP DE COEUR INALCO 2015 (CORÉE)

[A MATTER OF INTERPRETATION]



Lee Kwang-kuk est de retour après deux ans avec son nouvel opus *A Matter Of Interpretation*, œuvre gagnante du prix coup de cœur Inalco cette année au Festival International des Cinémas d'Asie de Vesoul. Lee a passé ses années formatrices en tant qu'assistant réalisateur pour Han Sang Soo (*Tale Of Cinema 2005*, *Woman on the Beach 2006*, *Like You Know It All 2009*, *HaHaHa 2010*), avant de débiter en tant que réalisateur avec *Romance Joe* en 2012.

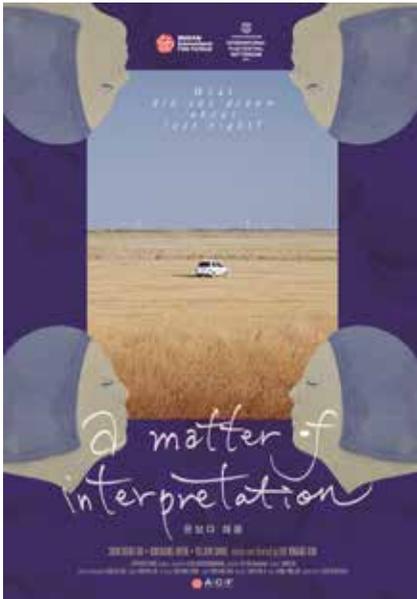
Ici, Lee nous offre une œuvre à couper le souffle qui traite de la logique des rêves, avec une intrigue pertinente et un scénario qui interpelle le spectateur. Son style a évolué depuis *Romance Joe* tout en gardant le même esprit avec une comédie pince sans rire, des personnages idiosyncrasiques et des métarécits.

Un jour d'hiver, frustrée par l'attitude des autres membres de sa compagnie face à l'absence totale de spectateurs à leur matinée, l'actrice principale quitte le théâtre en toute exaspération. Elle se pose sur un banc au milieu d'un parc et réfléchit à sa carrière stagnante et à sa vie sentimentale ratée, qui a trouvé sa fin sur ce même banc. Elle y rencontre un inspecteur à la criminelle, plus doué pour le déchiffrement des rêves que pour son métier d'inspecteur. Mais très vite, ses rêves, ainsi que ceux des autres personnages, se mêlent étroitement à la réalité.

Le thème du rêve est présenté de manière très pragmatique au début du film : un personnage raconte son rêve pour qu'un autre personnage le lui explique. Mais rapidement Lee Kwang-kuk dissipe les frontières entre rêve et réalité et joue avec le public. Le récit emporte les spectateurs dans les rêves des personnages et se corrèle avec un dossier de suicide dont l'inspecteur est chargé, nous poussant à maintes reprises au cours du film à nous demander si ce qui apparaît à l'écran est rêve ou réalité.

Mais le réalisateur s'assure que la narration ne soit pas trop abstraite pour le public. Lee et son équipe ont accordé un grand soin à la mise en scène du film au niveau visuel avec l'usage des couleurs et des décors; une voiture et une montre de poche servent de points de repère à travers l'œuvre en offrant des indices aux spectateurs. Lee manifeste sa maîtrise du langage du cinéma en favorisant des prises prolongées et une photographie nette, précise et fluide. La performance engageante des acteurs et l'énergie joviale du scénario compensent sa complexité.

A Matter Of Interpretation est une comédie poétique, sans sens caché, qui nous emporte en nous faisant osciller entre rêve et réalité. Son charme se trouve dans le jeu d'acteur, son scénario entraînant, sa photographie soignée et son humour léger. Riche en excentricités et en belles images, *A Matter Of Interpretation* est un film à ne pas rater ● Par Lucille Cosgrave



Scannez
et découvrez !



A matter of interpretation
(*KKUM-BO-DA HAE-MONG*)
de Lee Kwang-kuk (Corée, 2014, 99 min)

Le coup de coeur Inalco a été décerné à *A matter of interpretation* pour sa poésie, oscillant entre rêve et réalité et qui séduit par sa photographie et son humour.»

Lee Kwang-kuk est né en 1975. Il est diplômé en cinéma du Seoul Institute of Arts. Il réalise son premier film en 2011, *Romance Joe*, récompensés plusieurs fois au Festival de Busan.

NILESH MANIYAR
coscénariste - coréalisateur
Margarita with a straw

“ Shonali Bose
aborde des sujets
politiques sans
sensationnalisme ”

Comment avez-vous choisi ce sujet ?
Qu'est-ce qui vous a poussé à faire ce film ?

C'est Shonali Bose qui a choisi le sujet, en fait. Nous voulions faire un film sur sa cousine germaine, avec qui elle a grandi et qui est atteinte d'infirmité motrice cérébrale. Shonali avait perçu chez sa cousine une force de caractère qu'elle voulait représenter au cinéma. Mais elle ne voulait pas se contenter d'un film biographique. Elle avait en tête une philosophie à laquelle je m'identifie pleinement et que l'on peut résumer en *I Have Me*. D'ailleurs, ce devait être le titre du film, au départ (ça fait très pompeux, je sais !). Nous avons pensé partir de cette philosophie pour raconter l'histoire de sa cousine.

Shonali a un style cinématographique bien particulier. J'ai vu *Amu* en 2005, alors que j'étais encore étudiant, au Festival international de Pune. Je ne savais pas qui elle était. Son film m'a fait beaucoup pleurer. Je n'étais qu'un petit con de 21 ans, qui ne savais rien des émeutes de 1984. Dans son cinéma, Shonali aborde des sujets politiques mais sans excès de pathos, ni sensationnalisme. Elle nous raconte une histoire humaine qui nous touche tous. Sa démarche est donc universelle même si, en filigrane, se posent de nombreuses questions politiques.



Shonali Bose, Nilesch Maniyar et Kalki Koechlin entourant Malini,
qui a inspiré le personnage principal du film
Copyright <http://m.moviezadda.com/>

Laila vient d'une famille mixte. Elle porte un nom musulman mais sa mère est hindoue et son père, sikh. Elle fait ses études en Inde et aux États-Unis. Sa langue elle-même est mixte, entre hindi et anglais, et sa sexualité aussi est ambivalente...

Nous n'avons pas cherché à construire de parallèles aussi complexes et systématiques. Beaucoup de choses se sont imposées d'elles-mêmes à mesure que nous avançons dans l'écriture du scénario.

De nombreux festivaliers nous ont dit « Comment Kalki Koechlin, qui est Française, peut-elle jouer le rôle d'une Indienne ? » « Ce n'est pas politiquement correct : c'était à une handicapée de jouer ce rôle d'handicapée. » ou encore « C'était à une Indienne de jouer une Indienne. C'est du racisme ! » Or je trouve que Kalki, à sa façon, est plus Indienne que Shonali elle-même car elle est née et a grandi en Inde. Ce n'est pas parce qu'elle a un passeport ou des parents français qu'on peut lui retirer son enfance !

Si je vous raconte tout cela, c'est que cela répond indirectement à votre question sur la « mixité ». Est-il indispensable de voir les choses sous cet angle ? Est-ce qu'on ne peut pas y voir quelque chose de très normal ? Peut-on dépasser cette prétendue dimension politique, que nous essayons à tout prix de déceler dans un mariage d'amour, le handicap ou la sexualité ? On a tendance à tout monter en épingle et on fait mine de s'étonner de tout. Ce film s'efforce de déconstruire ce point de vue tout en douceur.

Comment va réagir la censure ?

Demandez-le aux censeurs ! Je ne crois pas que ce film doive poser problème. Pris dans sa globalité, rien dans ce film ne saurait porter atteinte à la société. Croisons les doigts.

Comment votre film a-t-il été accueilli ?

L'accueil a été magnifique. Il y a des festivals où le public est un peu timide, hésite à poser des questions. Les gens ont peur de se ridiculiser en public et restent silencieux. Mais leur réaction se lit dans leurs yeux, leurs applaudissements, leurs appréhensions. Il y a aussi des festivals où la séance de questions commence à peine le film terminé. Et quand le public est encore sonné, encore sous le choc des émotions, on voit sur les visages que le film est en train d'agir. C'est quelque chose que j'ai observé avec *Margarita*. À Busan, en particulier, s'est passé quelque chose de très bizarre et de très drôle, sans que je comprenne bien. Une douzaine de femmes de tous âges, de 18 à 60 ans, sont venues m'embrasser et me remercier rien que d'avoir fait le film. Depuis plusieurs mois, je vois bien que le film est réussi, qu'il touche les gens, qu'il est bien perçu, que les gens se reconnaissent en lui. Mais qu'est-ce qui fait, dans ce film, que les gens sont si remués, qu'ils se sentent pousser des ailes ? C'est un processus très complexe, que j'espère bien percer un jour. Je suis donc ravi de l'accueil réservé à *Margarita with a straw*. Et maintenant, tout le reste, c'est du bon ! ●

Propos recueillis par Iva Čáková

Traduction : François-Xavier Durandy



Margarita with a straw
de Shonali Bose, Nilesch Maniyar (Inde, 2014)

Laila est une jeune fille romantique, un peu rebelle. Étudiante, elle compose de la musique pour un groupe rock de son université de New Delhi. Elle cherche à vivre comme les autres jeunes de sa génération, malgré son handicap qui l'oblige à se déplacer en fauteuil roulant. Elle est à l'âge où l'on est toujours à la recherche de plus de liberté et de nouvelles expériences. Elle aspire à vivre pleinement malgré le regard que les autres portent sur elle. Elle veut découvrir le monde et obtient d'aller poursuivre ses études à l'Université de New York. Elle y fait la connaissance de Khanum, une jeune femme militante, avec qui elle va s'épanouir. Ce séjour américain va lui permettre, entre autres, de découvrir sa sexualité.

Scannez
et découvrez !



COMPÉTITION (CHINE)

[ONE SUMMER]



Yang Yishu enseigne le cinéma et le théâtre à la Nanjing University's School of Liberal Arts. En 2006, son 1^{er} film documentaire, *Who is Hao Ran*, a été sélectionné dans de nombreux festivals. Elle tourne un 2^{ème} documentaire en 2010, *On the Road*, et écrit un livre *Film Within Film : A Study of Meta-Cinéma* en 2011.

Dimanche 15 février : ce matin, nous avons pu découvrir le premier film de fiction de Yang Yishu. *One summer* a retenu mon attention non seulement pour le sujet traité mais aussi pour sa construction complexe malgré un apparent dépouillement.

L'histoire – assez ténue il est vrai- raconte le parcours sur plusieurs semaines d'été de la quête de Zhen Liu dont le mari a brusquement été arrêté et emprisonné un matin, mais sans que l'on sache pourquoi ni à quel endroit. La quête de Zhen Liu la mène auprès de plusieurs personnes de son entourage ou de relations, hélas elles-mêmes confrontées à leurs propres difficultés. Ses visites au commissariat, au bureau de la sécurité publique dont les employés ne donnent aucune réponse ni information font clairement penser à une intrigue de Kafka. La scène onirique au bord du lac avec l'envol de dossiers d'archives renforce cette atmosphère. Zhen Liu passe l'été seule avec sa fille, vaguement assistée de d'une bonne (*ayi*) qui la quitte et d'une baby-sitter temporaire. Les relations mère-fille sont filmées de très près avec beaucoup de silences et de tensions intérieures car la mère semble prête à exploser à tout moment (mention spéciale à la petite fille, qui n'est autre que la fille de la réalisatrice).

Par un effet de mise en parallèle, la mère travaille justement au bureau des archives de l'université et à ce titre se trouve sollicitée par une étudiante qui doit tourner un court documentaire sur l'université à l'occasion de son centenaire. Cette autre quête prend un tour plus politique au fur et à mesure que l'étudiante prend connaissance de faits relatifs à

la révolution culturelle chinoise (1966-1976) et cherche à en apprendre davantage. L'héroïne comprend que chacun à son niveau peut se trouver très vite privé d'information dans un état où les lois existantes ont du mal à être appliquées, où les avocats peuvent eux-mêmes se trouver emprisonnés, où le recours aux méthodes de relations personnelles (*guanxi*) est le seul canal pour obtenir enfin un début d'information.

L'auteur nous a présenté son film comme un film artisanal au prix de revient très bas, basé sur des événements vécus par des proches. Elle a choisi de se concentrer sur de nombreux détails, ce qui a pour effet d'enrichir le film mais parfois au prix d'un manque de lisibilité. De mon point de vue, ce film reste néanmoins très intéressant et riche malgré certaines longueurs, un film au sujet courageux et délicat ●

Par Catherine Legeay-Guillon



Scannez
et découvrez !



One summer
de Yang Yishu (Chine, 2014, 93 min)

Le mari de Zhen Liu a été arrêté une nuit, il y a plus de 30 jours. Elle ne sait pas pourquoi. Bien qu'elle doive faire face à de nombreux problèmes, elle semble mener une vie normale. Dans les faits, elle projette son anxiété sur sa petite fille. Elle essaie de trouver de l'aide auprès d'un ami de son mari, d'un avocat, d'un camarade d'école et de son associé. Chacun d'entre eux fait face à une situation fâcheuse, avec ses propres problèmes.

COMPÉTITION (KAZAKHSTAN)

[ADVENTURE]



Adventure (приключение) de Nariman Turebayev est un film en provenance du Kazakhstan. Ce film raconte la relation tumultueuse d'un gardien de sécurité nommé Marat avec une fille nommée Mariyam qu'il a sauvé d'une agression lors d'une nuit où il était de service. Marat est une personnalité solitaire et passive alors que Mariyam est une personne vive et fêtarde, mais également déboussolée suite à la disparition d'un homme aimé. S'ensuivra une relation où Marat est à tour de rôle le confident puis le souffre-douleur de Mariyam. Et pour Mariyam, un possible nouveau départ dans une nouvelle relation.

Ce mélodrame pose la question de notre relation avec nos vies passées, et comment elles peuvent affecter notre présent. Les personnages que nous rencontrons lors des tribulations des deux héros sont comme des avertissements sur les risques que l'amour fou peut comporter. Les personnalités des deux héros sont totalement opposées mais se complètent aussi de manière excessive, comme deux âmes sœurs. Les relations que nous créons peuvent être éphémères et malheureuses, mais elles continuent de nous toucher même si nous passons à autre chose.

Le film est principalement tourné la nuit, ajoutant une dose d'irréel urbain, solitude de la ville moderne où la monotonie - et les histoires de la patronne du bar - n'est interrompue que par la rencontre de Marat avec Mariyam. Les actions répétitives symbolisent l'aliénation de Marat à son travail. Tout cela fait de ce mélodrame, une œuvre qui peut être appréciée par des publics de sensibilité culturelle différente au Kazakhstan ●

Par Alejandro Marx



Adventure (приключение)
de Nariman Turebayevde (Kazakhstan, 2014, 78 min)

Marat, jeune célibataire, vit seul. Il travaille comme agent de sécurité. Il vit cette existence solitaire sans rien changer d'un quotidien ennuyeux. Or, un jour, quelque chose d'inattendu arrive. Marat voit une jeune fille dans la rue près de sa maison. Cette fille s'appelle Maryam et quand elle va accidentellement entrer dans la vie de Marat, les nuits de ce dernier vont être pleines d'aventures. *Adventure* est la libre adaptation du roman *Nuits blanches* de Dostoïevski. « *Dostoïevski est un auteur très moderne ; en fait son style s'adapte à toutes les époques et toutes les villes... Et quand vous écrivez sur l'amour, il n'y a pas de frontières. C'est ma première expérience d'adaptation au cinéma d'une oeuvre littéraire. Peut-être que je le ferai encore. J'ai beaucoup aimé* ». Nariman Turebayev

Scannez
et découvrez !



COMPÉTITION (KIRGHIZTAN,)

[KURAI KURAI]



Kurai Kurai : Tales on the wind, une caméra au Kirghizstan

Après avoir appris que son amour Vera était enceinte et que l'on ne savait pas qui était le père, Emo part en voyage. Laisant derrière lui Vera et la ville, il décide de retourner dans son pays natal, la terre des kurais, aux buissons épineux emportés par le vent. Il espère, en retrouvant la terre d'où il vient, savoir où il doit aller. Sa mère lui racontait autrefois des légendes sur les « kurais ».

Kurai est le nom que les kirghizes donnent à une boule d'herbe sèche emporté par le vent dans le désert. Une circonvolution qui rappelle le cercle, si cher à la culture du Kirghizstan, symbole recroisé dans la cheminé des caravansérails mais aussi dans l'évolution - et la révolution intérieure - du personnage principal. Le kurai emmène la caméra à travers les péripéties du voyage d'Emo, comme un conteur annonçant une nouvelle scène.

Cette fresque est ponctuée des rencontres que fait le personnage principal, dans cette contrée vidée petit à petit de ses habitants par la désertification. Plusieurs récits, à portée symbolique voir même mythologique, s'entrecroisent. C'est d'ailleurs le sous-titre du film : *Tales on the wind*, que l'on peut traduire par les contes du vent.

Dans ce pays de neige, de coton et de sel, Emo croise des gens très différents : un employé de chemin de fer qui quitte son poste, Sufyani, une mère à la recherche de son fils noyé qu'elle croit toujours vivant, Botagos, un conducteur du camion citerne qu'il ne peut que difficilement remplir car le lac où il avait l'habitude de pêcher s'assèche.

Ce film présente les désastres écologiques qui frappe l'Asie Centrale, de la disparition des mers par la production de coton à la diminution des précipitations. C'est également une fresque des traditions et cultures de l'Asie Centrale, allant du mode de vie moderne au mode de vie traditionnel relatif à cette contrée.

On retrouve dans ce film une pointe du passé de documentariste de Marjolaine Boonstra. La caméra filme le décor des plaines, des montagnes kirghizes... Malheureusement ici, l'image picturale prend parfois trop de place sur le développement du récit : c'est un film qui se regarde plus qu'il ne s'écoute. D'ailleurs, les images portant sur la crise écologique rappellent l'Ouzbékistan, bien que ce film soit tourné au Kirghizstan.

Arrivé au terme de son voyage, Emo comprend la signification du mystère des « kurais ». Il a appris, à travers ces rencontres, qu'il faut prendre la vie comme elle vient et, que pour bien vivre et aimer, il faut savoir où aller : un message de vie, simple, dans une atmosphère dépayssante ● Par Alejandro Marx



Scannez
et découvrez !



Kurai, Kurai : Tales on the Wind (Koeraaj Koeraaj)
de Marjolaine Boonstra (Kirghizstan, 2014, 85 min)

Marjolaine Boonstra a étudié en réalisation, montage et photo à l'Académie of Modern Art et au Binger Film Institute. Elle travaille comme photographe et réalise des films documentaires qui sont sélectionnés dans les festivals internationaux et gagnent de nombreux prix. Après plusieurs longs métrages documentaires, elle tourne son premier film de fiction : *Kurai, Kurai*.

COMPÉTITION (MYANMAR)

[THE MONK]



Par une nuit pluvieuse, un enfant arrive dans ce que l'on devine être un monastère. C'est ainsi que s'ouvre *The Monk*, et tout de suite le ton est donné : images léchées, couleurs vives mais non agressives, on sentirait presque l'air humide du bois environnant le monastère. C'est dès les premières minutes que The Maw Naing, le réalisateur, nous propose un film particulièrement délicat dont certains paysages sont ceux de cartes postales. Le film met en scène l'histoire de cet enfant, devenu jeune homme et nommé Zawana, dans sa relation au monachisme et à son supérieur le moine U Dharma. Véritablement attaché à son maître, Zawana subit tout de même les tentations du monde moderne et se pose alors la très attendue question du rapport entre religion et modernité.

Si *The Monk* peut en effet ne pas nous surprendre avec ce thème, il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un film birman, que la modernité n'est pas celle de l'Occident, que l'ancrage de la religion y est quotidien et que le bouddhisme continue de réguler la vie des villages et des villes (dans une moindre mesure). Cependant *The Monk* explore avec sagesse cette tension entre modernité et religion. Il nous présente ici un bouddhisme traditionnel dont le père U Dharma est un pratiquant sévère, qui ne souhaite pas assouplir le mode de vie monacal pour attirer de nouveaux disciples en son monastère. Monastère qui croule – au sens propre – sous les dettes et dont il est le seul véritable moine, entouré de trois disciples : Zawana, un jeune homme qui succombera à la tentation de la ville et partira à Yangon (la capitale) et un jeune enfant.

Les scènes sont tendres d'abord, et le spectateur voit là un jeu entre trois frères qui transgressent un peu les règles du père ; mais ce père que tous apprécient malgré son intransigeance tombe gravement malade et le monastère n'a pas l'argent pour payer les soins. Commence alors le périple pour la quête, et surtout le périple vers la ville. C'est d'ailleurs l'autre grande tension abordée dans ce film, celle de la ville et du village. Alors que le village est filmé sous des couleurs chaudes et présente des gens ouverts sur l'extérieur (la scène de quête quotidienne le montre très bien lorsque les habitants sont tous autour de la seule et unique route centrale) ; la ville est froide et les gens sont à l'intérieur. Le macadam côtoie des murs gris qui eux-mêmes renferment bars et tripaux. A quelques détails près Yangoon semble étonnamment proche de Gomorrhe, présentant ainsi vices et hostilité.

Enfin, entre ce village et cette ville, ce moine et son hôpital, *The Monk* place avec brio un élément rattachant Zawana à sa terre d'enfance : une fille. Une fille avec laquelle il entretenait une correspondance secrète qui lui vaudra les réprimandes de son maître, une fille qui l'a fait douter de sa vocation monacale, une fille qu'il retrouve alors même que son maître est au plus mal et qu'il est seul, loin de son temple de sérénité...

Au final, si *The Monk* n'a pas la prétention d'être un film révolutionnaire ni par sa thématique ni par sa réalisation, il s'agit là d'un beau film, à l'histoire accrochante, aux personnages attachants et qui nous transporte pendant une heure et demi au sein de la moiteur birmane. Un film qui mérite donc tout naturellement son prix du jury Netpac ! Ah oui, et petit conseil, portez attention aux reliques, elles sont révélatrices de la voie de résolution de ces tentations... ●

Par Cédric Fuentes



Scannez
et découvrez !



The Monk de The Maw Naing
(Myanmar, 2014, 91 min)

Un jeune garçon, Zawana, entre dans le monastère d'un petit village dirigé par U Dharma. Très attiré par une jeune fille du village, il a des doutes sur son engagement religieux mais, petit à petit, il se prend d'affection pour le vieux moine, pourtant très exigeant. Le monastère fait face à de gros problèmes d'argent. Un jeune moine le quitte, attiré par les mirages de Yangoon, et le vieux moine tombe gravement malade. Quelqu'un doit prendre soin de lui et de toute la communauté. Zawana comprend qu'il doit relever ce défi.

COMPÉTITION (TAIWAN)

[EXIT]



Le titre original du film est différent de sa traduction anglaise : *hui guang zoumingqu* 迴光奏鳴曲. Les 3 derniers caractères veulent dire « sonate » et les deux premiers font référence à ce moment particulier, celui où une personne meurt : au dernier moment, juste avant de mourir, elle devient lucide. On pourrait alors traduire ces caractères par « retour de la lumière ». *Exit* est donc une sonate du retour à la lumière.

Dans un entretien accordé au magazine *Filmcomment* publié par la *Film Society du Lincoln Center* à New-York, Chienn Hsiang explique comment il a eu l'idée de faire ce film, un été, alors qu'il prenait le bus. Une femme d'une quarantaine d'années s'est assise en face de lui. Elle regardait dans le vide, droit devant elle. Il faisait très chaud et pourtant elle portait un manteau. En la regardant, en voyant ses rides, Chienn Hsiang a pensé qu'elle avait dû être une très belle femme 20 ans plus tôt. Et il s'est demandé ce que cette jeune fille était devenue. Elle devait se cacher, quelque part à l'intérieur, être enfouie très profondément, à cause de l'âge mais aussi à cause de son environnement. Alors Chienn Hsiang a commencé à imaginer ce qui se passerait si cette jeune fille refaisait surface ; et il a écrit ce film.



C'est la chronique d'une femme ordinaire qui traverse un moment particulier de sa vie : la ménopause. Ce n'est pas vraiment une mort, plutôt un passage. Et ce passage, elle le vit seule. Et c'est peut-être parce qu'elle vit seule que ce « retour de la lumière » est possible. Son mari est absent ; il travaille à Shanghai ; chaque fois qu'elle l'appelle, elle tombe sur la messagerie. Sa mère est malade ; elle prend soin d'elle tous les jours en lui rendant visite à l'hôpital. Sa fille ne tarde pas à quitter le foyer familial pour aller convoler avec son amoureux. Et son emploi de couturière, elle le perd. Confronté à l'absence de son mari, au départ de sa fille, à la maladie de sa mère et à la perte de son emploi, elle se retrouve seule face à elle-même.

Exit est un film silencieux et lent qui traite de la solitude. Il est à l'image du moment de flottement que traverse cette femme. C'est long et on s'ennuie, c'est vrai. Mais si l'on accepte de traverser cet ennui – comme cette femme traverse ce moment particulier de sa vie – alors peut-être l'ennui laissera la place à la sensation. Car *Exit* est un film éminemment sensuel qui nous parle du désir de cette femme : un désir frustré, qui se cherche, qui renaît. Elle constate son assèchement. Elle fantasme la nuit, seule dans son lit. Elle se surprend à écouter ses voisins faire l'amour en collant son oreille à la paroi fine de son appartement. Elle confectionne une robe, elle se maquille. On entend du tango. Et puis surtout il y a cet homme, brûlé, qui gémit de douleur dans le lit qui fait face à celui de sa mère, à l'hôpital. Petit à petit, elle s'approche de lui. Il ne peut pas la voir, il a les yeux bandés. Elle lui donne à boire. Puis elle achète une serviette qu'elle utilise pour le nettoyer. Il faut voir la beauté et la douceur de ses gestes, la tension palpable qui naît entre ces deux êtres, sans aucune vulgarité ; tout est suggéré et chacun interprète et ressent quelque chose de différent.



La manière qu'a Chienn Hsiang de filmer nous donne accès aux sensations de cette femme. Nous devenons nous aussi attentif aux détails : le papier peint qui se décolle, le souffle du vent dans le rideau d'hôpital, la manière qu'elle a de toucher cet homme convalescent. Et ce n'est pas rien qu'un film arrive à nous faire sentir, à nous faire toucher...

L'actrice Chen Shiang-Chyi y est pour beaucoup : elle porte le film de bout en bout et son interprétation a d'ailleurs été saluée dans plusieurs festivals. La composition des plans de Chienn Hsiang est aussi très fine. C'est son premier long-métrage mais ce n'est pas un hasard s'il a derrière lui une longue carrière de directeur de la photographie.

Cette sonate d'un retour à la lumière est également révélatrice. En effet, la serrure de l'appartement de cette femme fonctionne mal, si bien que les personnages se retrouvent parfois enfermés à l'intérieur. Cela se produit deux fois : vers le début du film, quand la fille, fâchée que sa mère ait fouillé dans ses textos, fait sa valise et s'en va ; et à la fin, quand à la tombée de la nuit, la mère entend la musique qui indique le passage des poubelles (La lettre à Élise) et qu'elle se précipite pour descendre jeter les restes du masque de beauté qu'elle vient d'enlever. Elle lutte ; la porte finit par céder ; mais c'est trop tard, le camion est passé. Le dernier plan, en plongée, est celui d'une femme agenouillée sur le seuil de son appartement, écrasée dans le cadre de l'image par l'imposant escalier en béton de son immeuble : il fait nuit et la seule lumière qui nous vient est celle de l'intérieur de chez elle ●

Par [Éléonore Snowden](#)
et [Emmanuel Vèron](#)

Shiang-chyi CHEN
陳湘琪

Easton DONG
東明相

EXIT

迴光奏鳴曲

a film by
Hsiang CHIENN



Exit (HUI GUANG ZOUJINGQU)
de Chienn Hsiang (Taiwan, 2014, 94 min)

Ling, une femme d'une quarantaine d'années, est au chômage depuis peu. Sa fille et son mari étant tous deux partis loin du foyer, elle se retrouve bien seule. Elle doit s'occuper de sa belle-mère, hospitalisée. Un homme jeune git dans le lit voisin de celui de la vieille dame. Il est dans le coma, sérieusement blessé. Ling a pitié de lui. Elle essaie de lui donner à boire. En épongeant l'eau qu'elle a renversée par maladresse, elle réalise que cela l'apaise et qu'il geint beaucoup moins. Quotidiennement, elle va s'occuper plus de lui que de sa belle-mère. Cette rencontre va ouvrir une porte dans la banalité de sa vie de femme seule et ordinaire. Petit à petit, elle va prendre davantage soin d'elle et comprendre que sa solitude n'est pas une fatalité. Cet homme lui donne une nouvelle raison d'exister. Chienn Hsiang dresse un très beau portrait de femme, interprété avec beaucoup de sensibilité par Chen Shiang-chyi, primée pour ce rôle au festival de Taïpei.

Scannez
et découvrez !



[ENDLESS ROAD]



Présenté comme un documentaire sur la dégradation de l'environnement, *Endless Road* du réalisateur chinois Jin Huaqing dépasse ce sujet et amène le spectateur à réfléchir au sens de l'engagement ; à la possibilité de lutter quand toute une société semble étendre ses voiles à un vent contraire et puissant, aux risques pris, aux revendications sociales et à l'écart troublant entre les politiques locales et nationales.

Plus qu'un documentaire environnementaliste, *Endless Road* peut, à juste titre, être considéré comme un documentaire sur un des visages de la société chinoise actuelle.

Si « *l'engagement c'est [...] l'incarnation : donner corps et chair à nos idées, valeurs, convictions, croyances ; donner vie à nos choix selon nos cinq sens* »¹ alors ici l'incarnation est celle d'une lutte, une nécessité de lutter pour que la vie de cette femme – la mère de Yan comme elle nous est présentée – prenne sens pour elle. *Endless Road* nous donne à voir le chemin interminable que parcourt cette simple paysanne de la région de Hangzhou (dans la province côtière du Zhejiang) pour tenter – en vain ? – de sauver son village et les terres de la contamination par les rejets de l'usine de papier, implantée près d'un cours d'eau.

Seule avec son mari, le couple est très vite pointé du doigt par la communauté villageoise qui voit, elle, dans l'usine, une source d'emplois et d'enrichissement. Les relations corrompues du propriétaire avec les autorités locales lui permettent de mettre en place des menaces d'intimidation. La lutte de cette femme est dénoncée comme apatriotique, elle n'est pas une aimante du pays (*aiguo*), elle veut empêcher un prospère développement de la Chine et est vendue aux américains, voilà comment les officiels locaux la présente. Les autorités lui rendent la vie impossible, à elle et sa famille.

Dès lors qu'elle publie quelque chose sur internet, engage un processus de plainte ou encore décide de se rendre à Pékin pour porter ses revendications à l'administration des lettres et des visites (*xinfang bangongshi*), la police est envoyée à leur domicile. Passage à tabac, arrestations infondées, surveillance rapprochée, caméras autour de leur domicile, rien ne leur est épargné ; que ce soit directement via les forces de l'ordre ou par l'engagement de mafias ou de groupes criminels locaux.

Mais *Endless Road* offre aussi au spectateur la possibilité de voir les tensions internes de cette famille : les reproches du genre aux grands-parents qui, selon lui, ne pensent pas à leur petit-fils et sa carrière, alors que la grand-mère, au contraire, prône une lutte au nom des générations futures.

Bref *Endless Road* donne à comprendre un triptyque très contemporain d'une Chine sous tension, engluée dans la corruption, les injustices environnementales et une bureaucratie lourde qui empêche – parfois – une volonté nationale d'être exécutée à l'échelon local ●

Par Cédric Fuentes et Emmanuel Véron

¹ Olivier BOBINEAU, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, Paris, Temps Présent, 2010, 166 p. ; (p.151)



Endless Road de Jin Huaqing
(Chine, 2014, 42 min)

La mère de Yan n'écoute pas les conseils de sa fille. Elle continue, même après avoir été molestée à plusieurs reprises, de faire des rapports sur les pollutions causées par une usine de pâte à papier dans son village. Yan s'inquiète beaucoup pour sa mère et craint que toute la famille pâtisse de ses agissements. Au printemps 2014, la mère de Yan collecte à nouveau des pétitions et les porte à la ville. Le long combat écologique de cette femme déterminée et courageuse est un long chemin sans fin.

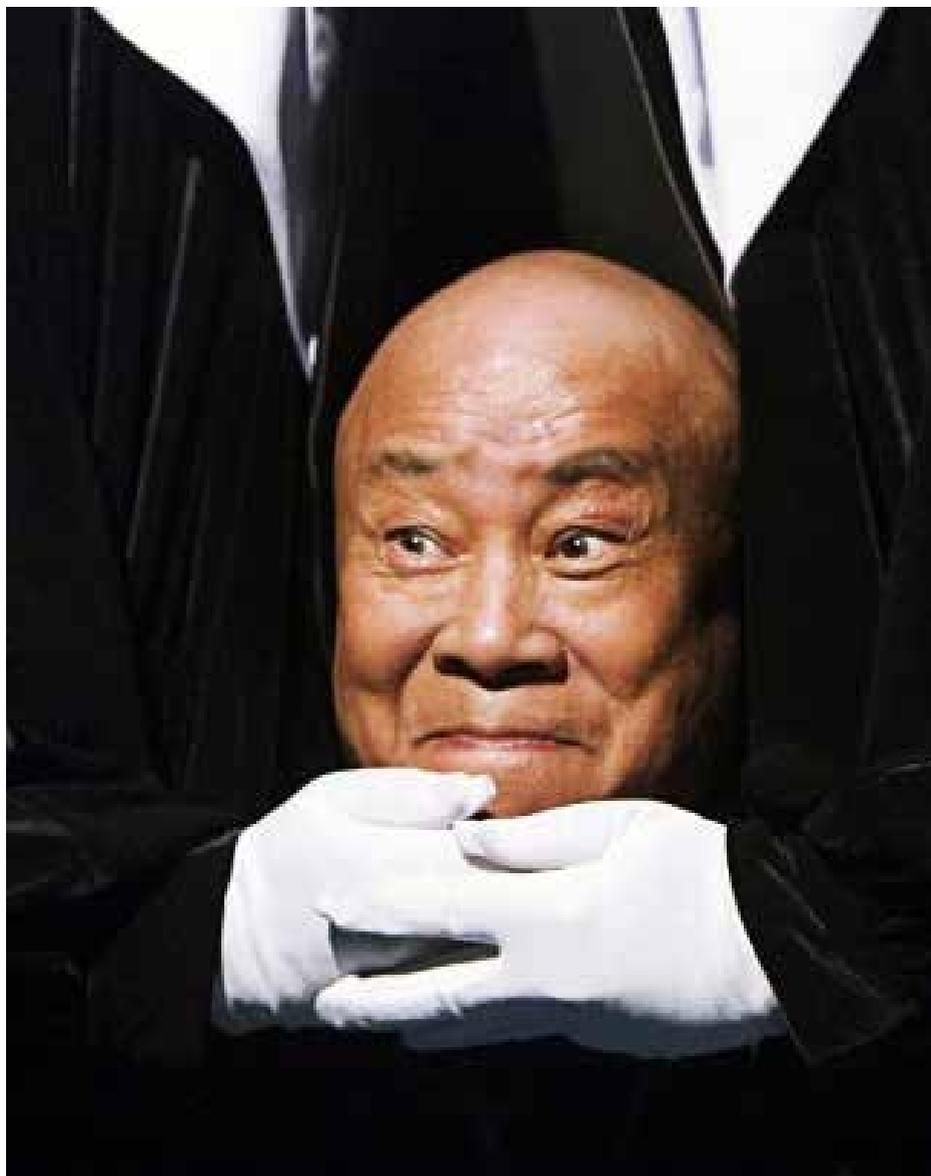
[SONG OF A PHOENIX]

Dans son ultime film intitulé *Song of the Phoenix*, Wu Tianming - décédé en 2014 - nous livre un message pour les futures générations de cinéastes chinois. En introduisant le spectateur dans l'univers de la musique traditionnelle du Shanxi et en particulier du *suona*, un instrument à vent, le cinéaste interpelle les spectateurs sur la place des traditions dans le monde contemporain.

Le chant du Phénix retrace l'apprentissage et la vie d'un jeune joueur de *suona*, Tianming, auprès du maître Jiang. Tianming se retrouve face à une société moderne urbaine chinoise où le prestige de la pratique d'instruments traditionnels décline et tend à disparaître. De nombreuses idées sont présentes en filigranes, elles résonnent comme les derniers mots d'un réalisateur avant de partir. Il semble dire que les générations se suivent et ne se ressemblent pas, mais qu'elles doivent se respecter dans un monde en perpétuels changements. Il ne faut pas oublier ses racines, ses ancêtres, nos prédécesseurs... Par l'entremise de la fiction il exprime ainsi ses conseils, ses doutes et ses espoirs quand à l'avenir et à la sauvegarde des traditions.

La pratique musicale et la transmission de maître à disciple permettent à Wu Tianming d'exposer et de rappeler la morale confucéenne qui est centrale tout au long de ce film. L'âme n'est ni bonne ni mauvaise, pas plus que la société dans laquelle nous vivons, il tient à chacun d'acquérir les richesses de la vertu. Maître Jiang enseigne la technique du *suona* avec la noblesse spirituelle digne de Confucius, bienveillance et moralité. Les valeurs de ses disciples semblent bien plus importantes à ses yeux que leur habileté avec leur instrument. L'apogée de cette morale se trouve dans le choix du maître de jouer ou non le chant du Phénix. Ce morceau virtuose se mérite et est joué par le maître uniquement aux funérailles de personnes sages, dignes de cet honneur.

Malgré des thèmes peut-être un peu trop nombreux et quelques lourdeurs techniques, *Le chant du Phénix* est un hommage de Wu Tianming à ses racines culturelles ; tout comme il s'est inspiré des générations précédentes il est devenu aujourd'hui l'inspirateur de la 5^{ème} génération de réalisateurs chinois ● [Par Jonathan Guyon Bouffy](#)



Wu Tianming incarnant le personnage Zhou dans Full Circle de Zhang Yang (Chine, 2012). Il s'agit là du dernier rôle de la carrière de Wu Tianming en tant qu'acteur.

FRANCOPHONIE D'ASIE (LAOS)

[PANORAMA CINÉMA LAOTIEN]

“ Une rétrospective
de films laotiens montrés
à l'international
pour la première fois ”

Invité d'honneur au 21ème festival international des cinémas d'Asie à Vesoul, le Laos était présent avec cinq films : *Coups de feu dans la plaine des jarres*, *Le lotus rouge*, *Bonjour Luang Prabang*, *À l'horizon* et *Chanthaly*. Ces films d'une grande variété peuvent être classés malgré tout en deux catégories, selon le contenu prépondérant, politique ou romancé.

Catégorie politique

Dans la catégorie «politique», nous trouvons les films *Coups de canon dans la plaine des jarres*, de Somchit Pholséna (1983) et *Le lotus rouge* de Som Ock Southiphon (1988).

Pour le premier film, le scénario est simple : utiliser la mythique Plaine des jarres comme symbole pour mettre en avant la victoire de l'armée patriotique contre les forces militaires royalistes fantoches et corrompues. L'intrigue du second film est similaire. Même si certaines scènes montrent une liaison entre l'héroïne du film, Boua Dèng (Lotus rouge), et un des jeunes soldats libérateur du peuple opprimé, le but final reste identique. C'est l'exaltation de la libération du peuple opprimé par les nationalistes. Ces films datent des années 80', où l'on se devait d'afficher son militantisme idéologique.



Coups de feu dans la plaine des jarres (Siengpeun Chank Thonghai)
de Somchit Phonsena et Pham Ky Nam (Laos, 1983, 81 min)

Il s'agit d'une reconstitution romancée de l'évasion du peloton patriotique laotien après qu'il a été encerclé dans la plaine des jarres dans les années 1950. Première fiction depuis l'avènement de la République Démocratique Populaire Lao en 1975, il a été néanmoins censuré peu de temps après sa sortie par les autorités en raison du personnage d'un haut militaire alcoolique et l'évocation de tribus résistantes. Ce film est donc une avant-première mondiale tout à fait exceptionnelle, plus de trente ans après son unique diffusion.



Le Lotus rouge (Boa Deng) de Som Ock Southiponh (Laos, 1988, 83 min)

À la veille de la défaite américaine et de la chute de la monarchie au Laos. Khammanh est amoureux de Boa Deng, ce qui n'est pas du tout du goût du beau-père de la jeune femme. Il s'arrange pour envoyer le soupirant au front et marier sa belle-fille de force à un riche notable, mais c'était sans compter sur le retour de Khammanh... Cette histoire d'amour prend pour toile de fond la prise du pouvoir par les communistes en 1975. Film de propagande commandité par le régime, il dépeint de manière admirable la vie quotidienne laotienne sous la monarchie et réussit même à aborder certains tabous par des thèmes sous-jacents.

Catégorie culturelle

Dans la catégorie «culturelle», nous trouvons trois films plus récents. L'ouverture de la jeune république laotienne permet de moins insister sur l'idéologie socialiste.

Les jeunes réalisateurs Anousone Sirisackdara et Sackchai Deenan lancent le premier long-métrage *Bonjour Luang Prabang* en 2008. Un jeune métis lao de la diaspora d'Australie revient au pays de ses parents pour faire un reportage photographique. Il tombe amoureux du pays et de la jeune guide. Ce film gai, jeune, empreint de cultures lao a rencontré un franc succès international. La tradition d'accueil des laotiens s'illustre tout le long du film. Son titre - incluant le nom de l'ancienne capitale royale, classé patrimoine mondiale par l'Unesco depuis 1997 - met en avant la richesse du pays et de sa population. C'est enfin un film qui montre les liens tissés entre les laotiens de l'extérieur et ceux restés au pays natal.

A l'Horizon, film de Anysay Kèola réalisé en 2012, nous montre un Laos plus grave et violent, où le sang et les armes à feu sont monnaie courante. Sin, un jeune homme issu d'un milieu aisé, se croit tout permis dans une société laotienne en pleine transition. Lud, un jeune mécanicien muet vit avec sa femme et sa petite fille. Celles-ci sont tuées dans un accident de voiture par Sin. Ivre de rancune, Lud séquestre Sin. C'est une facette sombre d'un Laos en proie à une évolution sociale incontrôlée. Version intégrale non censurée, c'est la première fois que les armes à feu ont été autorisées dans une production cinématographique privée montrant également l'existence des inégalités et de l'injustice sociale.

Enfin, *Chanthaly*, présenté ici dans sa version intégrale, est le premier film laotien du genre fantastique. Il a été produit en 2013 par la réalisatrice Mattie Do, première réalisatrice de l'Histoire du pays. Le genre «fantastique» était jusque-là interdit par les autorités. Séquestrée dans leur maison de Vientiane par un père protecteur, Chanthaly est persuadée que sa mère décédée tente de lui délivrer un message depuis l'au-delà. Après un changement de médicaments pour un problème de souffle au coeur, qui entraîne également la fin de ses hallucinations supposées, Chanthaly doit se décider à continuer son traitement ou risquer sa vie pour espérer entendre le message de sa mère. Malgré la simplicité du scénario et quelques hésitations dans la prise de vues, la réalisatrice a le mérite de mettre en image le monde visible et invisible si cher aux laotiens ●

Par [Khamphanh Pravong](#)



Bonjour Luang Prabang (SABAIDEE LUANG PRABANG)
de Anousone Sirisackda et Sakchai Deenan (Laos, 2008, 88 min)

Le photographe d'origine australo-laotienne Sorn veut renouer avec ses racines et part pour un voyage à travers le Laos. Il est accompagné de Noi, la guide locale, qui finit par tomber sous son charme. Mais leur périple n'est pas sans rebondissements... Cette rafraichissante production indépendante, tournée en douze jours est le tout premier long-métrage à fonds privés, autorisé à être tourné depuis l'avènement de la République Démocratique Populaire du Laos en 1975. Le succès du film va entraîner deux suites en 2010 et 2011.



Chanthaly de Mattie Do (Laos, 2012, 98 min)

Mattie Do est maquilleuse professionnelle sur des productions indépendantes européennes et américaines. Elle devient productrice de télé-réalités à son retour au Laos en 2008, après 30 ans d'exil. S'associant à la seule société de production laotienne, Lao Art Media, elle réalise son premier longmétrage, *Chanthaly*, en 2012. Le film est le premier film fantastique laotien de tous les temps. C'est également le premier métrage réalisé par une femme au Laos, et qui engage ses propres économies (5.000 dollars) pour tourner ce thriller cérébral en huis-clos dans sa propre maison. Elle prépare actuellement son second, *Dearest Sister*, pour un tournage prévu en 2015.

[DON'T THINK I'VE FORGOTTEN]



Don't think I've forgotten :
Cambodia's lost rock and roll
de John Pirozzi
(Cambodge, 2014, 105 min)

Lorsqu'on nous dit Cambodge, à priori les premiers termes qui nous viennent à l'esprit sont khmers rouges, Angkor, Sianouk, ou encore plages paradisiaque, forêts denses ou que sais-je encore. En tout cas, ce n'est manifestement pas au vers le rock'n 'roll que les idées se dirigeraient. Et pourtant ! Et pourtant, *Don't think I've forgotten* nous dresse en un peu plus d'une heure et demie une fresque colorée et rythmée de l'effervescence de cette musique dans le Cambodge des années 50 à 70. Faire rimer Cambodge et rock'n 'roll semble, au sortir de ce film, une évidence.

Ce film constitue un véritable documentaire sur l'histoire du rock&roll au sein d'un des pays qui fut parmi les plus fermés du monde dans les années 75-80 où tout ce qui avait de près ou de loin attirait à la culture occidentale était non seulement banni, mais aussi, et surtout, condamnait à mort celui qui s'y prêtait. Oscillant entre la narration de récit de vie de groupes ou d'artistes phares de l'époque et la mise en avant d'archives historiques, *Don't think I've forgotten* a réussi le pari de retracer l'histoire récente du Cambodge via le rock'n 'roll. Car il s'agit sûrement là du point qui fait le génie de ce film, le rock'n 'roll et son évolution sert de médium à une nouvelle approche historique de ce pays. Si, « la musique reflète l'âme de la nation » comme le dit ce dicton cambodgien sur lequel s'ouvre le film, alors ici chaque groupe, chaque artiste est sélectionné avec soin afin de montrer en quoi ils symbolisent un Cambodge moderne et épris de culture, le Cambodge du Prince Sianouk, le Cambodge de l'âge d'Or (50 - 75'). En effet, on découvre au cours de film combien le gouvernement d'alors favorisait l'expression de la culture sous toutes ses modalités, comprenant alors le rock'n 'roll.

Apparemment tout aussi amoureux de cette musique que les citoyens des pays occidentaux, on voit des scènes de liesse où – à ciel ouverts ou dans des clubs – les habitants de Phnom Penh se déhanchent sur des reprises des Beatles, des Stones ou encore de Santana, mais également sur les propres productions cambodgiennes. Copiant d’abord, « pour prouver que nous aussi, nous savions faire » comme certains le disent dans le film, puis redéfinissant certains codes en y intégrant une partie de la tradition des arts du pays, notamment dans les danses et les paroles, le rock faisait partie intégrante de la vie de la capitale. À ce titre, la bande originale du film est tout simplement extraordinaire et ne nous donne qu’une envie : courir rechercher par tous les moyens possibles les groupes qui nous ont donné envie de nous décoller de notre moelleux fauteuil rouge pour saisir notre voisine et endiabler l’obscur salle.

Cependant, *Don't think I've forgotten* aborde, toujours via le rock’n’roll, des scènes bien moins euphorisantes et dépeint parfaitement les causes de la montée en puissance des khmers rouges. Rares sont les films documentaires à aujourd’hui mettre aussi bien en lumière les liens entre la guerre du Vietnam, les bombardements américains sur des territoires du Cambodge, l’interdit de Sihanouk et le déclenchement du mouvement khmer. Il montre aussi les horreurs et abominations de ce régime, pendant lequel quasi-tout les enregistrements furent détruits, où la radio nationale ne diffusait plus des love songs mais l’hymne khmer. Hymne sanglant à juste titre car il faut rappeler que Pol Pot et son régime ont en 4 xxx années divisé la population totale du pays par deux.

Pour autant, c’est sur une note plus joyeuse - la libération du pays de l’occupation khmer et un bref visuel de l’état actuel de la société cambodgienne - que le film se termine. Au final, *Don't think I've forgotten* est une ode rock’n’roll à la mémoire, la mémoire de l’âge d’or du Cambodge, son renfermement puis sa renaissance ●

Par Cédric Fuentes

Scannez
et découvrez !



[LES MANUSCRITS NE BRÛLENT PAS]

Mohammad Rasoulof : chronique noire sur la censure iranienne

Le film fut présenté cette année au Festival International des Cinémas d'Asie hors compétition, Mohammad Rasoulof nous honorant de sa présence. De tous les cinéastes iraniens affichant une hostilité au pouvoir assumée dans leurs films, Mohammad Rasoulof est certainement le contestataire le plus évident. Présenté au Festival de Cannes 2013 dans la catégorie Un certain regard, *Les manuscrits ne brûlent pas* fut malheureusement peu médiatisé lors de sa sélection, sans doute car il fut tourné clandestinement en dépit de l'interdiction de son réalisateur de tourner pendant vingt ans.

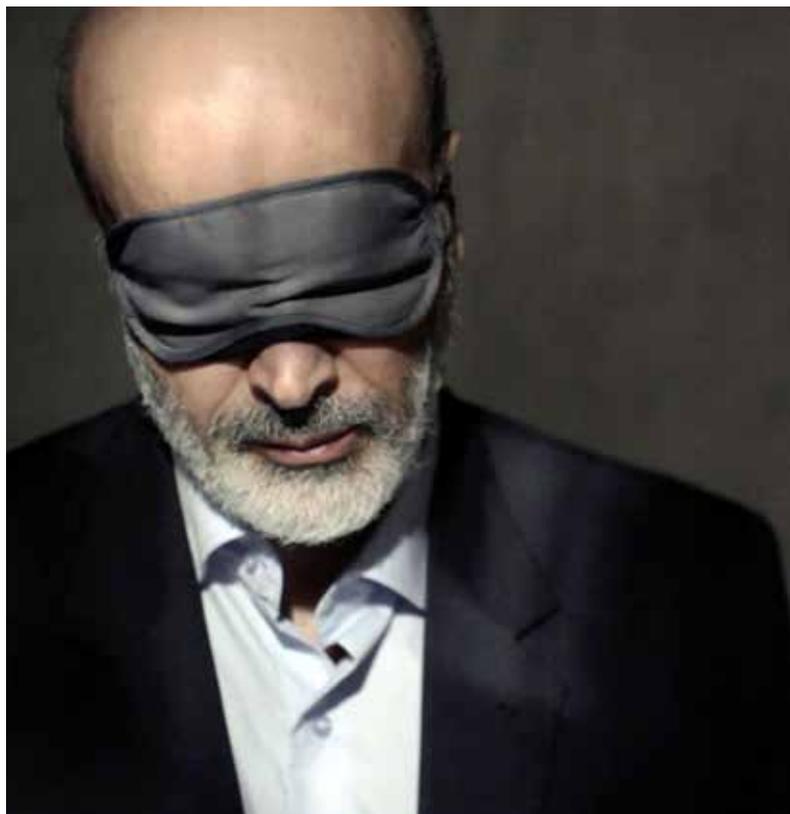
Un film hors-la-loi

Film hors-la-loi dans ses conditions de réalisation, le film l'est aussi dans son sujet : l'itinéraire fastidieux de deux tueurs à gages, censés éliminer un groupe d'écrivains dont l'un d'eux a dissimulé un manuscrit témoignant d'un attentat manqué dans un bus contre un groupe d'intellectuels. Le film frappe par une esthétique sombre et glaçante où les intérieurs et extérieurs sont en équilibre instable constant, tantôt très lumineux, tantôt baignant dans une obscurité presque uniforme. Mohammad Rasoulof se joue des décors contrastés mais également de dialogues grinçants pour mettre en scène la violence physique et morale dans une grande virtuosité. Si certaines scènes sont empreintes d'une brutalité extrême et sans ménagements - notamment lors des scènes de tortures - d'autres nous font parfois sourire comme la maladresse de ces deux tireurs à gages ; deux compères marginaux affirmant avoir accepté « ce travail » uniquement pour subvenir aux besoins de leurs familles.

Fureur dans la confrontation

Les manuscrits ne brûlent pas est un film d'un courage rare tant il se fait radicalement frontal à l'égard d'un régime qu'il critique avec la plus grande véhémence. Toute la fureur de ce film s'exprime dans une tension sourde ; pas de musique dramatique ni de grand lyrisme, le désespoir d'une société déchirée y est dépeint dans son état brut, sans grandes fioritures. Toute la justesse de ce film réside justement dans ce minimalisme sublime qui nous fait entrer dans les consciences des héros et bourreaux de la dictature ●

Par Sirine Madani



Scannez
et découvrez !



Les Manuscrits ne brûlent pas
DAST-NEVESHTEHA NEMISOOZAND
de Mohammad Rasoulouf (Iran, 2013, 127 min)

Kasra, écrivain iranien, s'est débrouillé pour écrire en secret ses mémoires, bien qu'il se sache sous la surveillance des services de sécurité. Ses écrits relatent son histoire quand il a été emprisonné pour raisons politiques, ainsi que différents événements en lien avec sa vie d'intellectuel en Iran. Il a tout prévu pour l'édition de ces histoires et se prépare à quitter le pays. Khosrow est un tueur à gage. Sous l'autorité de Morteza, ils partent tous deux en mission pour un assassinat commandité. Le meurtre doit être mis en scène pour faire croire à un suicide. Mais les deux tueurs doivent changer leur plan initial au dernier moment.

TENIR EN HALEINE (HONG KONG)

[INFERNAL AFFAIRS]



Infernal Affairs est un film hongkonghais sorti en 2002 et réalisé par Andrew Lau et Alan Mak. Le film eu tellement de succès à l'époque que des remakes virent le jour à l'étranger et qu'à Hongkong il devient le premier volet d'une trilogie. Des nouvelles versions ont été réalisées en Corée du Sud et au Japon, mais la plus connue reste celle de Martin Scorsese, sobrement intitulé *Les Infiltrés (2006)*. La suite de ce film d'intrigue a fait la part belle au passé des protagonistes du premier volet (*Infernal Affairs 2*) tandis que la partie 3 suit directement l'histoire du numéro 1.

L'histoire ? Les spectateurs suivent le parcours de deux protagonistes, Yan et Ming, en plein milieu d'une guerre entre la police d'Hongkong et la triade. Yan est un policier infiltré au sein de la triade depuis 10 ans, alors que Ming est une taupe dans la police de Hong Kong, implantée là par les bons soins du patron de la triade. Le problème, c'est que les seules personnes au courant de leurs véritables identités sont leurs supérieurs directs. Au yeux de la loi et du monde, Yan est un mafieux et Ming est un policier modèle. Parfaite symétrie des situations et des hommes : Ming et Yan sont également fatigués des rôles que leur font jouer, dans l'ombre, leurs patrons respectifs. Ming rêve de devenir un vrai policier. Yan est las de tuer au nom de la justice et voudrait pouvoir se retirer enfin. Un beau jour, au cours d'un enquête sur une affaire de drogues, les deux camps se rendent compte qu'ils comportent chacun en leurs sein une taupe. S'ensuit alors tout une course contre la montre pour découvrir qui est la taupe, où personne ne fait plus confiance à personne et où la découverte des véritables identités aboutira à la mort... ●

Par [Walter Adant](#)



Scannez
et découvrez !



Infernal Affairs 1 (MOU GAAN DOU)
de Andrew Lau et Alan Mak
(Hong Kong, 2002, 98 min)



Andrew Lau (Lau Waikeng) est né en 1960 à Hong Kong. Il est réalisateur, producteur et directeur de la photographie. Il réalise de nombreux films à succès et connaît la reconnaissance internationale avec la trilogie *Infernal Affairs*.

Alan Mak est né en 1965 à Hong Kong. Après des études à la Hong Kong Academy for Performance Arts, il réalise son premier film en 1997. *Infernal Affairs* qu'il coréalise avec Andrew Law, recevra de nombreuses récompenses. Ce film marque le début d'une collaboration entre les deux réalisateurs.

TENIR EN HALEINE (HONG KONG)

[JOHNNIE TO]



Johnnie To est un réalisateur majeur du cinéma de Hong Kong. Très connu pour ses polars noirs qui se déroulent dans l'archipel et qui mettent autant en scène la ville que les gangsters qui la peuplent, c'est un auteur aujourd'hui célébré dans le monde entier ou presque, aux côtés de John Woo ou Ringo Lam.

Tout d'abord yes man à la solde de Raymond Wong (*Happy Ghost 3, Baat seng bou hei...*) à la fin des années 80, Johnnie To a ensuite trouvé sa voie dans les polars sans pour autant laisser de côté la comédie, qu'elle soit franche comme dans *Needing You* en 2000 ou juste sur quelques scènes de *Breaking News* en 2004. Cependant, pour deux *P.T.U.* ou un *Drug War*, To a aussi tenté de nouvelles choses dans son cinéma, à réinventer sa vision du polar afin de livrer des films singuliers. Ses deux films projetés au FICA 2015 en sont d'ailleurs de flamboyants exemples.

Sparrow, sorti en 2008, narre l'histoire de 4 pickpockets qui tombent amoureux d'une femme fatale. *La Vie Sans Principe*, sorti en 2011, explore le destin de 3 individus à la suite de la crise économique. Sous ces thèmes de polars et/ou de films noirs, To parvient à dynamiser son oeuvre afin de prendre le spectateur à contre-pied.



Sparrow de Johnnie To, 2008

Sparrow est sans doute un des films les plus expérimentaux de Johnnie To. En effet, le réalisateur hongkongais livre une comédie burlesque et légère, avec de longues scènes sans dialogues. Ce qui l'intéresse, dans ce sujet, semble être l'atmosphère d'une ville qui n'est enfin plus étouffante, mais poétique. Une des premières séquences du film est la description d'une journée de travail de Simon Yam (acteur fétiche de To et second rôle habituel) et de ses ouailles, le tout sous la musique jazzy/traditionnelle de Xavier Jaux et Fred Avril. On est bien loin de la démonstration technique du plan-séquence inaugural de *Breaking News*. Tout le film est d'ailleurs dans cet esprit : une plénitude apaisante, une ambiance chaleureuse qui enveloppe le spectateur pendant 2 heures. To n'est pas là pour raconter une histoire cohérente (il a d'ailleurs mis 4 ans à le tourner, entre 2 ou 3 projets), il veut juste rendre hommage avec ses acteurs favoris (l'excellent Lam Suet par exemple) à ses maîtres de cinéma, Jacques Demy en tête avec un final hommage aux *Parapluies de Cherbourg*. C'est ce qui fait la beauté de *Sparrow*, ce thriller comique, cette comédie romantico-noire, ce film inclassable et indispensable.

Pour ce qui est de *La Vie Sans Principe*, Johnnie To revient à un cinéma plus classique. Pas de séquence muette ou onirique, on est dans le thriller dramatique pur et dur. Mais sans pistolets ni même violence physique, pour la grosse partie du film. Diamétralement opposé aux autres films du même genre qu'il réalise habituellement. Construit autour de 3 personnages (Ching Wan Lau, Richie Ren et Denise Ho) que l'on apprend à connaître pendant 20 minutes chacun avant d'entremêler les histoires de manière virtuose, *La Vie Sans Principe* est une merveille de tension et de construction dont le dernier quart d'heure est aussi haletant que *Fulltime Killer*.



La Vie sans principe de Johnnie To, 2012

C'est dans l'écriture de ses personnages et dans sa mise en scène qui ne juge jamais leurs faiblesses que le film se démarque des nombreux autres drames sur ce sujet. Ainsi, Ching Wan Lau, dernier maillon d'une famille de mafieux se voit lâché par ses porte-fingues en pleine quête pour une caution car eux aussi doivent manger et donc gagner plus d'argent que ce boulot ne leur en apporte. Johnnie To ne reste jamais loin de l'humour pince-sans-rire qu'on lui connaît. Encore une fois, sa direction d'acteurs fait mouche, malgré l'absence remarquée de Lam Suet et de Simon Yam.

Ces deux films, indispensables, montrent à quel point Johnnie To a atteint une nouvelle dans son art. Il est désormais capable d'insuffler un suspense et une tension digne de son dyptique *Election* (2005 et 2006) dans des films qui n'ont que très peu de rapport avec ce qu'il fait d'habitude. On est très loin de son *Happy Ghost 3* et son intrigue policière un peu bancal ou de son *Seven Years Itch* dépourvu de tout suspense ●

Par Camille Laurence



Election e de Johnnie To. 2005



Election de Johnnie To (Hong Kong, 2005, 101 min)

Comme tous les deux ans, l'heure est venue pour les anciens de la plus antique des triades de Hong Kong, la Wo Shing, d'élire son nouveau président. Une sanginaire rivalité se déchaîne entre les deux candidats à l'élection. Lok, qui bénéficie du respect des oncles, est le favori. Mais son adversaire, Big D, ne s'arrêtera devant rien pour infléchir le cours des choses, y compris remettre en cause des centaines d'années de tradition des Triades et influencer le vote par l'argent et la violence. Une lutte sans merci s'engage lorsque l'antique symbole du pouvoir de la wo Shing, le Bâton à Tête de Dragon, disparaît. L'affrontement entre les deux clans pour récupérer le Bâton menace de diviser la Wo Shing. La Wo Shing est-elle encore en mesure d'imposer ses méthodes et sa tradition basées sur la fraternité dans l'impitoyable monde des affaires du xxi^e siècle ?

Scannez
et découvrez !



Scannez
et découvrez !



Election 2 de Johnnie To (Hong Kong, 2006, 101 min)

Deux années se sont écoulées et le mandat de Lok arrive à son terme ; mais celui-ci, déterminé à conserver son poste au sein de la Société, va contre la tradition démocratique de la wo shing et entame une guerre pour le pouvoir face à Jimmy, contraint de se présenter sous peine de voir ses affaires immobilières anéanties par les autorités chinoises.

REMERCIEMENTS



Un grand merci à l'ensemble des participants de l'Inalco à cette 21^{ème} édition du Festival international des cinémas d'Asie, et particulièrement à ceux qui ont contribué à la réalisation de cette brochure.

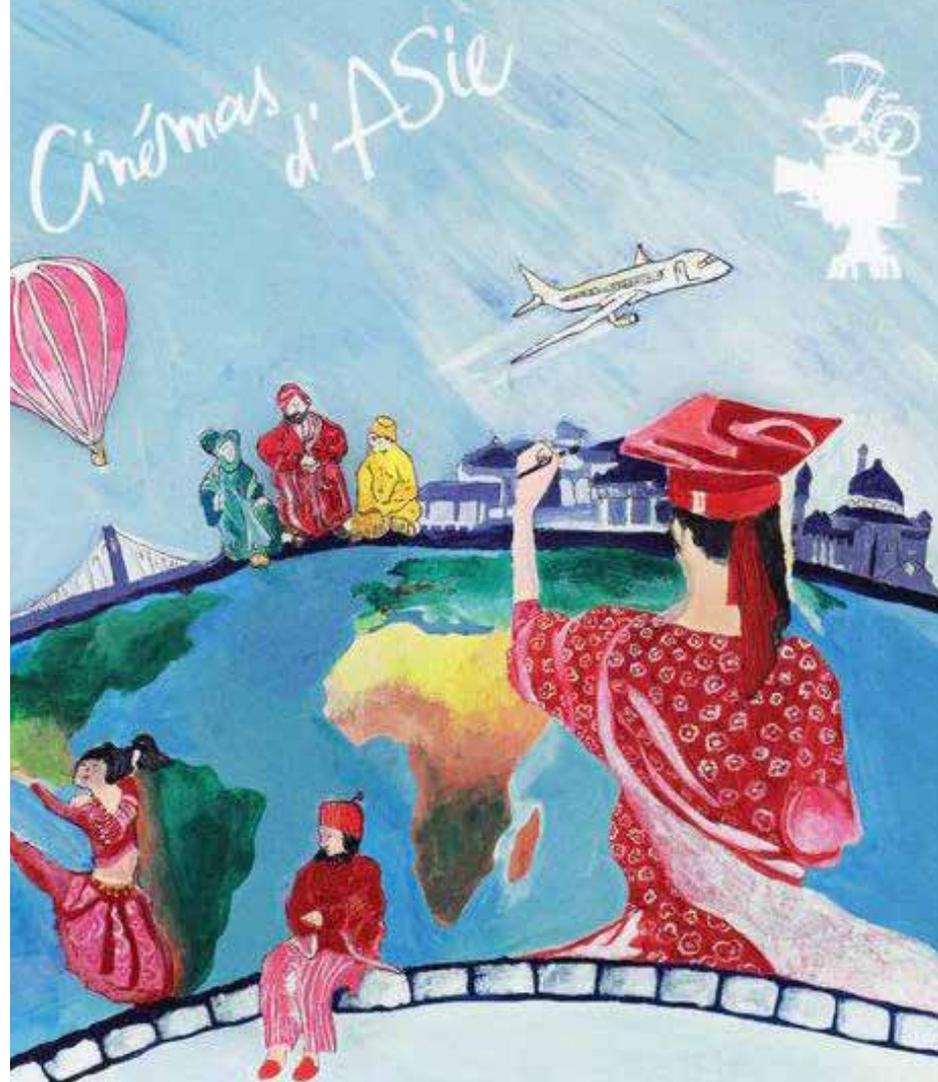
Nous remercions également :

- Martine et Jean-Marc Thérouanne,
- les consultants du festival, notamment Bastian Meiresonne,
- Manuelle Franck, la présidente de l'Inalco,
- le conseil d'administration de l'Inalco pour le financement du partenariat,
- le service des TICE qui nous accompagne chaque année et filme les interviews,
- la direction de la communication,
- la coordinatrice Inalco du projet, Magali Godin.

Cette brochure a été réalisée par la direction de la communication de l'Inalco avec la collaboration de : Walter Adant, Lucille Cosgrave, François-Xavier Durandy, Cédric Fuentes, Charlotte Guillon Legeay, Jonathan Guyon Bouffy, Camille Laurence, Catherine Legeay Guillon, Sirine Madini, Alejandro Marx, Khamphanh Pravong, Daravanh Somsavady, Éléanore Snwoden, Emmanuel Véron,
Responsable d'édition et conception graphique : Camille Andronik
Imprimeur : Inalco

Pour participer au prochain
Festival international des
cinémas d'Asie de Vesoul,
contactez la communication
de l'Inalco par mail
communication@inalco.fr

22^{ème} Festival International
des Cinémas d'Asie de Vesoul
du 3 au 10 février 2016



Institut national des langues et civilisations orientales
65 rue des Grands Moulins 75013 Paris
01 81 70 10 14
www.inalco.fr

